



Genos, Ethnos. Nation et Etat-nation.

Maria Couroucli

► **To cite this version:**

Maria Couroucli. Genos, Ethnos. Nation et Etat-nation.. Ateliers d'anthropologie, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative - Université Paris Nanterre, 2003, pp.287-299. hal-00352976

HAL Id: hal-00352976

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00352976>

Submitted on 14 Jan 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Maria Couroucli "Génos, ethnos. Nation et Etat-nation", in D. Dehouve et R. Jamous (eds), *Identités, Nations, Globalisation, Colloque Franco-Mexicain nov. 2000, Ateliers, no 26, 2003, pp. 287-299.*

Pour explorer d'idée nationale et ses transformations dans l'imaginaire politique grec, il convient de rappeler que deux périodes historiques successives sont à mettre en relation avec les représentations du nationalisme et du patriotisme grec: la plus ancienne est celle de la nation en tant que communauté des grecs orthodoxes dans l'Empire ottoman, la plus récente, celle de l'État-Nation né au XIXe siècle. A sa fondation, l'État prend le nom de *Hellas*¹, signifiant ainsi une revendication de l'héritage de la Grèce antique. Ceci s'inscrit dans le contexte d'un projet national moderne, où nation et religion se veulent des concepts différents. Jusqu'alors, les grecs orthodoxes de l'Empire s'appelaient *Romaioi* (Romains), et formaient le Rum-millet,² ayant pour chef religieux et communautaire le Patriarche de Constantinople.

Le plus fréquent –et le plus caricatural- des nombreux couples de termes opposés qui ont servi à se référer tantôt à l'une tantôt à l'autre tradition historique de l'identité nationale est celui de *romios/hellène*.³ Il symbolise le passage à l'identité grecque moderne, lorsque le peuple soumis devient un peuple libre. Dans les représentations de la guerre d'indépendance l'idée de renaissance de la Grèce est partout présente, dans les arts comme dans le symbolisme officiel : Capodistria, le premier chef de gouvernement, avait choisi comme emblème le phénix renaissant de ses cendres.⁴

Le terme *Romios* renvoie ainsi au temps de la « Grèce asservie »⁵ lorsque les héritiers de l'empire Byzantin étaient soumis au régime du Sultan. Selon certains, il renvoie aussi à une partie de soi du peuple contemporain qui relèverait de cet état d'esclavage et d'humiliation collective. Le *romios* serait ce grec qui aurait perdu sa dignité, cette « race servile, utile parfois pour travailler dans les finances, ou l'administration ou encore la diplomatie, mais essentiellement intrigante et ne méritant ni privilèges ni confiance » que décrit Runciman (1968:187). L'Hellène, au contraire, citoyen de l'Etat-nation, relèverait d'un système de pensée moderne, lettrée et démocratique, et ses comportements stéréotypés se veulent ceux d'un urbain bien élevé : honnête, droit, courageux, bon père de famille.⁶

La co-existence de ces deux traditions dans le discours politique a été interprétée comme une ambivalence structurelle de la société hellénique moderne, chez laquelle on observe un mouvement perpétuel entre l'Orient et l'Occident, entre deux modèles socio-politiques (Diamantouros 1994, Leigh Fermor, 1966). Des travaux ethnologiques ont aussi souligné l'opposition qui apparaît dans les représentations identitaires populaires mais aussi savantes --que ce soit au niveau de la communauté villageoise ou de la nation dans son ensemble-- entre le

modèle traditionnel associé au passé ottoman et le modèle de la modernité relevant des démocraties occidentales (Herzfeld 1985).

La co-existence de deux modèles à première vue incompatibles à l'intérieur du même projet national a été mise en évidence ailleurs qu'en Grèce (Cf. par exemple Popescu sur la Roumanie). Gellner a analysé cette situation paradoxale en mettant en évidence le rapport entre la haute culture et le nationalisme, et en soulignant que ce dernier n'était pas le réveil d'une force dormante, comme il se présentait, mais la conséquence d'une nouvelle forme d'organisation sociale, basée sur une haute culture bien assimilée, produite par un système d'éducation et protégée par un État qui lui était propre. Le nationalisme, selon Gellner, est aussi une forme d'auto célébration collective, la haute culture imposée à tous, là où auparavant de basses cultures avaient pris sur la vie de la majorité et parfois la totalité de la population, mais en fait le nationalisme ne reconnaît pas cette réalité et au contraire domine au nom d'une soi-disant culture populaire⁷.

Dans les pages qui suivent on tentera une analyse ethnologique de quelques représentations identitaires de la nation qui relèvent du domaine de la parenté dans la Grèce contemporaine. Cette analyse se veut autant que possible historique, c'est-à-dire située dans l'espace et le temps.

Les Balkans et le *Rum Millet*

Les revendications nationales prennent forme dans les Balkans au moment où les différentes communautés des chrétiens orthodoxes se muent en nations, pendant la désintégration de l'Empire Ottoman (XVIIIe – XIXe siècles). Ces mouvements nationaux ne redessinent pas de manière radicale les identités sociales, mais se greffent au contraire aux communautés religieuses et linguistiques vivant au sein de l'Empire. Maria Todorova souligne que dans la société ottomane il n'y a pas de sentiment d'appartenance commune, mais plutôt une population divisée en groupes (sociaux ou religieux) disparates, ce qui rendait l'État ottoman jusqu'au milieu du XIXe siècle supra-national ou plutôt non-national (1997 :163). Les communautés constitutives de l'Empire étaient d'une part la *umma*, la communauté majoritaire des fidèles musulmans et d'autre part les cinq *millet* non-musulmans : celui des Orthodoxes, des Arméniens, des Catholiques, des Juifs et des Protestants. Chaque *millet* conservait ses lois religieuses, ses traditions et sa langue et était gouverné par un chef religieux qui avait aussi des pouvoirs séculaires, puisqu'il représentait le *millet* à la Sublime Porte. Les chrétiens orthodoxes constituaient le Rum-millet, le millet des Romains, appelé ainsi suivant la tradition byzantine qui nommait l'Empereur *Basileus Romaion* (roi des Romains) avec comme chef spirituel le Patriarche grec de Constantinople. Ceci donnait aux chrétiens de langue grecque une place privilégiée parmi les autres peuples des Balkans, des chrétiens orthodoxes dans leur majorité.

Au XVIIIe et au début du XIXe siècle, les *Phanariotes*, une élite de langue grecque se forme autour du Patriarcat. Elle joue un rôle prépondérant à la fois au sein de la communauté grecque de Constantinople mais aussi dans les villes des Balkans, où elle crée des écoles et impose le grec comme langue de l'élite chrétienne.⁸ Les mouvements nationaux qui naissent dans ce contexte s'opposent au système ottoman dans son ensemble y compris le Patriarcat, qui fait partie des institutions de l'Empire. La Grèce la première se sépare de la tutelle du Patriarche dès la constitution de l'État national indépendant en créant une église autocéphale.

Du *génos* à l'*ethnos*

On l'a vu, l'église orthodoxe en tant qu'institution a été à la base de la constitution de la nation (millet) greco-orthodoxe de l'Empire et le Patriarche de Constantinople était son chef spirituel. Celui-ci s'appelle à la fois *ethnarchis*, chef de la nation et *genarchis*, chef de la race. En effet, l'organisation symbolique de la communauté chrétienne au sein de la société turco-ottomane semble se construire sur la base de l'organisation de la parenté : la communauté des grecs constituerait un groupe de frères, à la manière des lignages agnatiques des communautés paysannes. A l'instar du patrilignage (*genià*), le *génos* serait le super-clan des frères chrétiens. Aussi le terme turc *millet*, qu'on a traduit par le mot nation⁹, renvoyant ainsi au champ sémantique du latin *natio*, la naissance commune, retrouve ici son champ sémantique originel dans le *génos*. Ce dernier se réfère ainsi à la fois à une structure de parenté et à une identité qu'on peut appeler ethno-religieuse: un des symboles importants de cette identité, l'école grecque de Constantinople, porte le nom de Grande Ecole de la Nation (*Megali tou Genous Scholi*).¹⁰

La tradition de l'Etat-Nation moderne se forme à partir de la fin du XVIIIe siècle, suite aux bouleversements politiques en Europe occidentale qui ont trouvé un écho important parmi les chrétiens orientaux. Inspirés des idées de la Révolution Française et du mouvement romantique, les chefs de la révolte grecque contre le pouvoir Ottoman se réclament d'une nation nouvelle, petite-fille d'une Grèce éternelle, qui renaît de ses cendres, se libère du joug turc et rejoint sa famille naturelle, c'est-à-dire l'Europe des Nations et de la Démocratie. Avec la naissance du nouvel État, apparaît l'opposition entre hellène et romain. L'hellène, *ellinas*, est un nouveau terme que choisissent comme ethnonyme les grecs de la Grèce libre; il désigne le digne citoyen de la Grèce moderne, héritier du passé glorieux de la Grèce antique, berceau de la civilisation européenne. Son contraire est *Romaios*, habitant de Byzance, l'ancien empire romain d'Orient, nom qu'a hérité la nombreuse communauté grecque-orthodoxe de l'Empire ottoman. Dorénavant, les deux termes symbolisent l'opposition entre le monde moderne, le progrès et l'appartenance culturelle à l'Europe d'une part et le passé peu glorieux des chrétiens d'Orient asservis de l'autre.

Pour ce qui est des représentations identitaires, le clivage entre la Grèce moderne et son passé 'turc'¹¹ se situe assez tôt le long d'une frontière imaginaire qui sépare des entités stéréotypées : les chrétiens des musulmans, les héritiers de la culture gréco-romaine des barbares venus des steppes de l'Anatolie, les européens des asiatiques, etc. On retrouve aujourd'hui ce clivage primordial dans le langage courant ainsi que dans quelques manuels scolaires: la Grèce moderne se définit par opposition à la Grèce pré-moderne. La première se veut européenne et démocratique, industrialisée, urbaine et éduquée; l'autre reste attachée au passé balkanique¹², au sein d'une société orientale, sans institutions démocratiques, perçue comme sous-développée sur le plan culturel, politique et économique.

Ainsi, l'identité nationale est d'un côté héritière d'une communauté minoritaire de l'Empire ottoman, organisée sur le modèle des communautés traditionnelles agraires : un ensemble de familles avec une église, une école confessionnelle, et des représentants à la Porte, auprès du Sultan. Mais aussi, la nation est perçue comme un ensemble de citoyens, héritiers d'une tradition d'État et des institutions adoptées pendant l'époque révolutionnaire (1821-1830). Cette double tradition, relevant à la fois d'une communauté chrétienne et d'une appartenance citoyenne perdure dans les représentations de la nation.

On a vu plus haut que l'élément hellène s'articule dans une continuité culturelle entre la Grèce antique et l'Europe des nations démocratiques et que la revendication du passé légitime la naissance du nouvel État. Les citadins lettrés découvrent avec bonheur la Grèce antique : ces ancêtres leur offrent une appartenance sans conteste à l'Europe et à sa civilisation, tout en les

éloignant des autres peuples de l'ex-Empire Ottoman, qu'ils soient Balkaniques ou Anatoliens.¹³ Dans ce climat de nationalisme romantique du XIXe, les grecs modernes se sont attribués toute une panoplie sociale imaginaire relevant de l'antiquité : ainsi, par exemple, lorsqu'on a voulu légiférer sur le droit de la famille on a repris des concepts athéniens du 5e siècle. Ce n'étaient plus les voyageurs occidentaux qui comparaient les grecs d'aujourd'hui avec leurs illustres ancêtres; les grecs eux-mêmes se sont mis à leur tour à se comparer aux grecs de l'antiquité et à leurs us et coutumes. Ainsi dans le discours nationaliste du XIXe et du début du XXe siècle on retrouve le schéma d'Aristote pour qui la structure sociale Athénienne va de la famille au *génos* (patrilignage), puis du *génos* à la phratrie (résultant d'inter-mariage entre deux *génés*), de la phratrie à la tribu et enfin de la tribu à la Cité¹⁴.

La référence (explicite ou non) au passé classique et notamment à la société athénienne du 5e siècle est un des aspects les plus passionnants de l'histoire du nationalisme grec. Le passé qui légitime le présent est la référence constante à laquelle font appel les instances du nouvel État : c'est ainsi que les juristes se réfèrent aux lois athéniennes sur la dot, par exemple, pour légitimer - dans les deux sens du terme - une coutume matrimoniale qui n'est pas présente partout, mais qui, en s'imposant dans les villes via des mécanismes assez complexes (voir ci-dessous) devient 'nationale' grâce à sa référence à la loi antique.

Au XIXe siècle, Athènes la capitale attire des populations venues massivement du Péloponnèse et de la Grèce continentale d'une part et des îles de la mer Egée de l'autre. Les habitants du Péloponnèse pratiquent une dévolution de patrimoine assez classique, c'est-à-dire héritage égal entre fils à la mort du père et dot donnée au moment du mariage aux filles. Le montant de cette dot varie selon la richesse de la famille mais dans tous les cas sa valeur est moindre que la part du patrimoine familial hérité *in fine* par les fils. Par contre, dans les îles de la mer Egée, les biens sont liés au sexe des enfants : au moment du mariage, les filles aînées reçoivent de leur mère la maison familiale. Du côté masculin, les fils héritent de leur père des champs, des bateaux et une maison secondaire, utilisée par le vieux couple des parents après le mariage de la fille aînée. Dans ce système, les cadets s'accommodent de manières différentes, selon les usages et les lieux. Le choix varie entre la construction de nouvelles maisons pour les cadettes et le célibat ou l'immigration pour les cadets des deux sexes. Transplantés à Athènes, ces deux systèmes traditionnels ont été mis en concurrence, et le modèle égéen s'est finalement imposé dans le contexte d'expansion urbaine de la capitale. Le marché matrimonial a nettement privilégié les jeunes femmes dotées d'une maison urbaine, qui trouvaient époux parmi les meilleurs : médecins, avocats, riches commerçants. La dot comme moteur principal du marché matrimonial qui s'est développé dans une conjoncture démographique spécifique, devient la norme dans les grandes villes et acquiert une légitimité nationale en s'introduisant dans le Code Civil du début du XXe siècle. Celui-ci rend légitimes les pratiques urbaines du siècle qui vient de s'écouler et ce faisant il reprend dans son énoncé la terminologie juridique du Ve siècle avant J-C. Comme si on ne pouvait être moderne qu'en se réclamant de l'héritage antique, comme si l'évolution des traditions populaires et leur transformation en milieu urbain était interprétée comme un retour aux sources. Comme si, enfin, l'essence 'nationale' de la loi ne pouvait s'établir qu'à travers la tradition juridique Athénienne de l'époque classique qui devient un passé national collectif.

Les péripéties de la législation sur la dot illustre bien certains aspects de la question de l'identité nationale. La tâche des idéologues nationalistes depuis le XIXe siècle était rude : la société moderne devait ressembler à la fois à la société du 5e siècle avant notre ère et aux sociétés occidentales contemporaines, cousines germaines d'une Grèce abandonnée au bord du chemin de l'Europe à la Renaissance, après la conquête de Constantinople par Mohamed II.

National ou ethnique?

L'équivalent du mot *nation* du français, lui-même dérivé du latin *natio* ("naître") est sans doute le grec ***génos***. Or, celui-ci, dérivé du verbe *gignomai*, est doté de deux significations: "naître" et "devenir",¹⁵ champ sémantique idéal pour ce vocable clé de la parenté patrilinéaire en pays méditerranéen. Le *génos* athénien de l'époque classique était en effet le groupe primordial de parenté: un ensemble de consanguins descendant d'un ancêtre commun le long de la ligne masculine à la troisième génération ascendante.¹⁶ D'après Bourriot, on célébrait le *génos* dans le culte des *tritopatris*:

"Le tritopater est le 3ème père, c'est-à-dire l'arrière grand-père, archégète du groupe (*génos*), l'aïeul. En passant de la notion d'arrière grand-père à celle de l'aïeul en général, les tritopatores étaient ceux qui se trouvaient à l'origine du groupe, l'arrière grand-père et les ancêtres ... A l'origine du culte des aïeux, les tritopatris, il n'y a plus le *génos*-clan, mais le *génos*-unité de quatre générations" (Bourriot, 1974:1150-1154).

Ce *génos*, c'est-à-dire la lignée d'une profondeur maximale de 4 générations, est un concept opérationnel dans les systèmes de parenté et d'échanges matrimoniaux étudiés par les ethnologues en Grèce et dans les Balkans d'aujourd'hui.¹⁷

En revanche, le terme ***ethnos*** du grec ancien renvoie à un groupe sans liens de parenté et s'emploie par opposition à *génos* pour signifier 'étranger à la famille' et sans doute plus tardivement étranger tout court. Ainsi, l'Eglise orthodoxe a longtemps opposé le terme *ethnikos* signifiant les groupes païens au terme *christianos*, chrétien.

Rappelons ici l'analyse de Diamantouros, qui oppose la ***culture des « misérables »***, qui relève de la tradition communautaire au sein de l'Empire ottoman, à la ***tradition réformiste*** des élites urbaines de la nation-Etat¹⁸. La société grecque comporterait en elle cette dualité culturelle depuis l'indépendance et ce n'est qu'en ce début du XXIe siècle que l'auteur discerne les premiers signes de dépassement de ce schéma à travers une intégration plutôt réussie dans l'Europe. Mais il semblerait que dans le clivage qui oppose les deux traditions dans les représentations collectives en Grèce, celle qui se réfère à l'héritage balkanique d'une part et celle qui se réfère à la Grèce partenaire européen de l'autre, s'ajoute un jeu de termes subtil, doté de références historiques denses. Ainsi, par exemple, l'église qui employait le terme *ethnikos* pour signifier païen pendant les premiers siècles de notre ère, constitue quelques siècles plus tard une nation (*millet*) au sein du système ottoman. Les chefs de l'église ont, tour à tour, utilisé les titres de *ethnarchis*, chef de *l'ethnos* et de *genarchis*, chef du *génos* traduit comme 'race' au XIXe siècle. Ainsi, le Patriarche grec sous l'empire ottoman, était le plus souvent appelé *Genarchis*, tandis qu'au XXe siècle, Mgr. Makarios, Archevêque et Président de la République de Chypre, se faisait appeler *Ethnarchis*, chef de *l'ethnos*, de la nation. Il s'agissait de revendiquer un rôle politique nouveau, la présidence d'un Etat-Nation, qui ne faisait plus partie d'une communauté constitutive de l'Empire.

Dans les années 1967-1974, les colonels au pouvoir ont appelé leur projet La « Grèce des chrétiens orthodoxes » (Ellas ellinon christianon), se plaçant ainsi du côté des *romios* au sein la tradition de la communauté chrétienne des grecs sous l'Empire ottoman. Dans leur discours populiste il dénonçaient la classe politique et l'intelligentsia, jugées trop soumises aux pays

européens occidentaux. Les militaires ont aussi cherché des appuis du côté de l'hierarchie ecclésiastique, qui pourrait espérer une augmentation de son influence dans la vie politique du pays. Émanant également de cette même tradition balkanique ethno-religieuse, les groupes ultra nationalistes actuels espèrent attirer des sympathisants parmi les prêtres, dans la mesure où la relation entre la tradition orthodoxe et le refus d'appartenance à l'Europe politique et culturelle reste encore valable sur le plan symbolique.

Le discours nationaliste semble reposer en grande partie sur la tradition de la nation en tant que *génos*, ensemble de personnes nées dans une communauté religieuse¹⁹. Dans cette tradition, les communautés sont endogames et interdisent les mariages mixtes; ceux qui entravent à cette règle sont marginalisés sinon exclus de leur communauté d'origine. Ici, les hommes et les femmes ne sont pas libres et égaux, ils font partie d'une organisation sociale qui relève de la société préindustrielle et pré-démocratique, où les choix individuels ne sont pas de mise. Il est clair que dans ce contexte historique et sociologique la question religieuse relève de l'organisation de la société : être orthodoxe, juif ou musulman au sein de l'Empire ottoman est une question de naissance et a comme conséquence l'appartenance à un groupe social donné, qui détermine l'accès à certains privilèges.²⁰ Participer aux rituels religieux, aux fêtes et commémorations des saints est une façon d'affirmer son identité et de confirmer son appartenance au groupe social que constituait le *millet*.

La longue mutation du *millet* vers la nation moderne est peut-être à mettre en relation avec une autre ambiguïté qui concerne la terminologie juridique. Dans les constitutions successives de la Grèce à partir de 1864 on trouve le mot 'nation' là où on aurait pu attendre le mot 'peuple': 'tous les pouvoirs émanent de la Nation'.²¹ Pour justifier cette équation le juriste Alexandre Svolos, écrivait en 1928: "Le mot 'Nation' a été conservé malgré le contresens *uniquement à cause de la tradition*. Mais il signifie depuis toujours le 'Peuple'"²². Mais de quelle tradition s'agit-il? Celle qui ne donne pas d'autre sens au peuple que celui de 'nation'? Nous voici à la case départ, ou presque. La tradition, politico-juridique semble en effet réconcilier les deux systèmes contradictoires et inséparables qui ont été décrits en Grèce : le 'peuple' d'avant l'indépendance seraient les 'chrétiens', le 'nous' collectif, qui ne peut être que communautaire, puisqu'il n'y aurait pas de nous collectif ottoman (Cf. Todorova). La 'nation' ferait donc sens en l'absence du 'peuple', concept qui n'a pu désigner la collectivité politique avant la consolidation des Etats-Nations dans les Balkans --fin du XIXe - début du XXe siècle-- et l'apparition des citoyens.

La guerre dans l'ex-Yougoslavie et les oppositions politiques qu'elle a déclenché à l'intérieur du pays sont un exemple de l'affrontement entre ces deux traditions vivantes dans les Balkans : l'Etat-nation d'une part et la communauté ethno-religieuse de l'autre. Dans quelle mesure cela peut-il exprimer l'opposition entre une conception d'identité citoyenne d'une population majoritairement urbaine et lettrée et une conception d'identité religieuse, communautaire et rurale?

Les événements de la seconde guerre mondiale ont été d'une importance majeure sur le plan des identités. A la fin de celle-ci, la Grèce s'est retrouvé seul pays Balkanique membre de l'OTAN pendant la guerre froide et a vécu une période de crise d'identité pendant la dictature établie par les colonels entre 1967 et 1974. L'idéologie des colonels (résumée dans le slogan « la Grèce des Grecs Chrétiens ») est une expression folklorique de l'héritage balkanique qui hante une partie de la classe politique. Pendant cette période de régime militaire, la société civile (résistante) se forge une identité résolument européenne pour se démarquer de la 'balkanitude' des colonels.

Ainsi s'installe définitivement la césure entre le temps balkanique et le temps européen. Il est utile de rappeler que pendant la première moitié du XXe siècle, le mot 'européen' (*europaïos*) était exclusif du mot 'grec' : ainsi dans le commerce, des produits étaient distingués entre 'européens' (*europaïka*) et 'locaux' (*eghoria*). Dans la représentation collective, la Grèce faisait encore partie d'un ensemble historique non-européen qu'étaient les Balkans. Avec l'adhésion de la Grèce à la Communauté Européenne (1981) l'adjectif *europaïos*, qui renvoyait à l'opposition structurante entre l'Orient et l'Occident présente dans chacune des sociétés aux marges orientales de l'Europe, n'a plus le même sens. On trouve l'opposition entre le *romios* et l'euro-péen encore opérationnelle dans le folklore, comme par exemple dans le théâtre d'ombres où le grec s'oppose aussi au Vizir, symbole de l'identité turco-musulmane²³. Mais ces termes relèvent aujourd'hui d'une société révolue, comme la confusion entre le national et le religieux, qui renvoie *in fine* à un registre à la fois folklorique et marginal.

Nous avons vu qu'au XIXe siècle, les intellectuels qui ont voulu donner sens aux aspirations d'indépendance du peuple ont cherché à établir une continuité avec la Grèce antique. Or, l'identité des grecs sous l'Empire ottoman était organisée sur le modèle de la religion mais aussi sur celui de la parenté. De manière inattendue, *génos*, le terme employé pour désigner la communauté ethno-religieuse, renvoyait aussi à l'organisation sociale de la société antique. Celui-ci a donné sens au nationalisme des premiers temps et à la notion de nationalité, résultant de la naissance commune, et pas encore distincte de la notion de citoyenneté, qui apparaît plus tard. Les deux traditions qu'on a décrit plus haut seraient aussi les expressions des notions complémentaires mais distinctes de nationalité et de citoyenneté. Nous avons exposé ailleurs longuement²⁴ les multiples expressions du nationalisme grec qui, ne dérogeant pas à la règle générale, se développe en priorité face aux ennemis et néanmoins voisins. Dans la présente analyse, nous avons voulu approfondir la question de la référence au passé pendant la naissance du nationalisme au XIXe siècle. Pour l'idéologie évolutionniste des temps modernes dominée par l'idée de progrès, le passé ne peut qu'être une version moins accomplie du présent. Nous avons vu que le passé plutôt sombre des grecs sous l'Empire ottoman était voué à être remplacé par un présent plus moderne, c'est-à-dire démocratique et européen. Pour rapprocher la Grèce de son destin européen, les idéologues de l'époque ont fait appel au passé antique. Les descendants supposés directs de cette Grèce antique mal connue mais idéalisée par l'Europe devraient retrouver une série de traits institutionnels de leurs ancêtres pour mieux réussir cette mutation des enfants vers les aïeux. Le projet était démesuré dans tous les sens du terme. La dualité constitutive de la Grèce moderne est à mettre en relation avec ce projet qui a longtemps obligé les intellectuels de rester à bord d'une machine à remonter – et à redescendre- le temps.

OUVRAGES CITES

ALIVIZATOS, NICOLAS

1983 "Nation' contre 'peuple' après 1940", in Tsaousis (ed), *Hellinismos kai Hellinikotita*, Hestia, Athènes

BOURRIOT, FELIX

1974 *Recherches sur la nature du GENOS, Etude d'histoire sociale athénienne (période archaïque et classique)*, 1340pp., Atelier National de Reproduction des Thèses, Lille.

BRYANT, Rebecca

2002 The Purity of Spirit and the Power of Blood. A comparative perspective on Nation, Gender and Kinship in Cyprus, *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 8:509-530.

CAMPBELL, J.K.

1964 *Kinship, family and patronage*, CUP, Cambridge.

COUROUCLI, MARIA

1985 *Les oliviers du lignage*, Maisonneuve et Larose, Paris

1993 "Heroes and their shadows: the hungry, the humble and the powerful", *Journal of Mediterranean Studies*, vol. 3, no 1, pp. 99-116.

2002 « Le nationalisme de l'Etat en Grèce. Les enjeux de l'identité dans la politique nationale, XIXe-XXe siècle », in Dieckhoff (ed), *Les nationalismes en mutation en Méditerranée Orientale*, CNRS Editions, Paris.

CHANTRAINE, PIERRE

1983 Dictionnaire Etymologique de la Langue Grecque, vols 1-2, Paris, Klincksieck.

1984 Dictionnaire Etymologique de la Langue Grecque, Vols 3-4, Paris, Klincksieck. (1^{ère} édition : 1968)

COUROUCLI, Maria

1985 *Les oliviers du lignage* (Paris, Maisonneuve et Larose)

1993 Heroes and their shadows: the Hungry, the Humble and the Powerful, *Journal of Mediterranean Studies* (Msida, Malta), 3 (1) p. 99-116.

2002 Le nationalisme et l'Etat en Grèce. Les enjeux de l'identité dans la politique nationale, XIXe – XXe siècle, in Alain Dieckhoff (ed), *Les nationalismes en mutation en Méditerranée orientale* (Paris, CNRS éditions) p. 41-59.

DE RAPPER, GILLES

2000 "Entre masculin et féminin" in *L'Homme*, (Paris), 154-155, pp.457-466.

DIAMANTOUROS, NIKIFOROS

1994 *Cultural Dualism and Political Change in Postauthoritarian Greece*, Centro de Estudios Avanzados en Ciencias Sociales, Instituto Juan March de Estudios e Investigaciones, Madrid (EDITION grecque : *Politismikos Duïsmos kai politiki allagi stin Ellada tis metapoliteusis*, Alexandria, Athènes , 2000).

FERMOR, Patrick Leigh,

1958 *Mani, Travels in the Southern Peloponnese*, John Murray, London.

1966 *Roumeli, Travels in Northern Greece*, Penguin, London.

GELLNER, Ernest

1983 *Nations and Nationalism* (Oxford, Blackwell)

GOSSIAUX, Jean-François

2002 *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*, Paris, PUF.

HERZFELD, MICHAEL

1985 *The poetics of manhood*, Princeton University Press, Princeton.

IORGA, N.

1935 *Byzance après Byzance*, Institut d'Etudes Byzantines, , Bucharest

ROUSSEL, DENIS

1976 *Tribu et Cité*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 193, Les Belles Lettres, Paris.

RUNCIMAN, STEVEN

1968 *The great church in captivity*, Cambridge University Press, Cambridge.

SVORONOS, NICOLAS

1980 *Histoire de la Grèce moderne*, PUF, Coll. Que sais-je, Paris.

TAYLOR, A.-C., Ethnie, in *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991

TODOROVA, MARIA

1998 *Imagining the Balkans*, Oxford University Press, Oxford and New York.

¹ Hellas, pays des *Hellines*, nom des grecs par opposition aux barbares (Cf. Chantraine, 1983, qui cite Hérodote). Les mots Grèce, grec, du latin *graecus*, qui adopte l'ethnonyme grec *graikos*, ne sont pas passés au grec moderne.

² De *Romaïos*, sing. *Romaïoi*, pl., le terme du grec vernaculaire se réfère aux habitants de Byzance, l'ancien Empire Romain d'Orient. Après la conquête turque, les *romaïoi* orientaux deviennent des sujets minoritaires du Sultan. Sur le terme turc *Rum millet* (nation des romains), voir *supra*. La petite communauté grecque d'Istanbul emploie toujours ce terme (en grec vernaculaire *romios*, sing., *romii*, pl.) pour s'auto-désigner.

³ L'écrivain Patrick Leigh Fermor avait dressé dans les années 1960 un tableau de 64 entrées sur deux colonnes sous chacun de ces deux termes (*romios* et *hellene*) qui décrivaient les différents 'comportements, allégeances et symboles' selon ces deux référents culturels. Selon cet auteur, cet *Helleno-Romaic Dilemma* caractérise tous les Grecs: "inside every Greek dwell two figures in opposition ... these are, of course, the Romios and the 'Hellene'; and for the sake of the present theory, the word Hellene is distorted to mean only the exact antithesis to 'Romios'. All Greeks, according to my theory, are an amalgam, in varying degrees, of both; they contradict and complete each other ... It suggests a lifelong Zoroastrian war in which the Hellene is Ormuzd and the Romios, Ahriman." (*Roumeli* 1966: 106-113)

⁴ Emblème repris par les colonels au pouvoir entre 1967 et 1974. Le phénix dans cette dernière version était flanqué d'un soldat.

⁵ Cf. Svoronos 1980.

⁶ Voir Diamantouros 1994.

⁷ Ernest Gellner, *Nations and nationalism*, Oxford, Blackwell, 1983

⁸ Elle monopolise par ailleurs le poste de *Dragoman* (interprète) auprès du Sultan, ainsi que les postes d'*Hospodar* (prince) de la Moldavie et de la Valachie. Sur le statut spécial des grecs orthodoxes des Balkans pendant la période ottomane, voir Iorga 1935, et Todorova, op.cit.

⁹ Cf. par exemple Runciman op.cit. : 167.

¹⁰ Sur le registre des représentations collectives, voir l'analyse approfondie de Bryant (2002) sur les relations de parenté de la famille nationale et les représentations sexuées de la patrie au sein des communautés grecque et turque de l'île de Chypre.

¹¹ En grec moderne la période ottomane est appelée *Tourkokratia*, i.e. le (temps du) pouvoir des Turcs

¹² Comme l'a souligné Todorova (1998) la réalité historique, sociale et culturelle que recouvre le terme Balkans et qui constitue la base des similitudes entre les peuples de cette région n'est autre que leur passé ottoman.

¹³ Citons encore Gellner qui affirme que l'homme industriel doit sa dignité et le respect de soi à la culture transmise par l'école, pas à la culture transmise par le folklore (ibid).

¹⁴ Cf. Bourriot 1974 et Roussel, 1976.

¹⁵ Cf. Pierre Chantraine 1984: *gignomai, genos, gonos; ethnos; pater*.

¹⁶ Cf. Bourriot, op. cit. et Roussel, op. cit..

¹⁷ Dans plusieurs régions, on trouve le mot *génos* remplacé par son équivalent turc, *soi*. Pour l'ethnographie, voir par exemple Campbell (1964), Couroucli (1985), Herzfeld (1985), de Rapper (2000).

¹⁸ Diamantouros op.cit. :19-20: *culture rétrograde* est la traduction que je propose pour '*parochimeni kouloura*', tandis qu'il me semble que pour la version (originale) anglaise de ce même texte il est préférable de traduire 'underdog culture' par 'culture des misérables'. *Tradition réformiste* est la traduction de '*metarrithmistiki paradosi*'.

¹⁹ Ainsi par exemple, le terme *homogeneis*, ceux du même *génos*, est le terme officiel désignant les grecs résidant en dehors de la Grèce, migrants ou non.

²⁰ Voir A-C Taylor et Gossiaux sur le mécanisme d'ascription en rapport avec l'appartenance ethnique.

²¹ Cf. Alivizatos 1983.

²² Cf. Alivizatos, ibid. : 83. Ce dernier souligne que l'équivalence peuple=nation pose problème pour les défenseurs de la dictature de Metaxas (1936-1940) qui désiraient justifier le pouvoir d'une minorité représentant la nation sur une majorité du peuple des citoyens votants.

²³ Cf. Couroucli 1993.

²⁴ Cf. Couroucli 2002.